

L'ATELIER DE PHILOSOPHIE N°15

Huitième année – premier semestre 2004 2005



Matérialisme et hédonisme : sagesse tragique, sagesse sereine ?

Animé par Anne Marie Sibireff et Alain Lambert, avec Alain B, Catherine, Christiane, Claudie, Daniel, Danièle, Denise, Dominique, Françoise, Jean Louis, Josette, Marie Pascale, Michel, Philippe

Séance de Novembre : Matière et nature.

Après un tour de table où est évoqué l'intérêt des textes d'Epicure, de Lucrece, d'Horace, de Conche et de Comte Sponville, un premier questionnement se fait autour du problème du double sens du mot matérialisme (les épicuriens matérialistes refusent l'attrait des richesses matérielles) et du rapport de la matière à la nature dans une perspective où la physique atomique, même si elle est une intuition vérifiée bien plus tard par la science moderne, doit seulement permettre de répondre à la question « comment ne pas souffrir », et servir de base à une morale qui conduise à l'absence de troubles pour le corps (aponie) et pour l'âme (ataraxie).

D'où le problème du sens dans cette représentation de la nature totalement matérielle, y compris les pensées humaines. Sans doute on peut en découvrir un derrière l'idée de transmission (hérédité et héritage) chez les êtres complexes qui sont apparus à la suite des multiples combinaisons hasardeuses des atomes, comme l'exprime la formule de Lucrece «le hasard et la nécessité » : le hasard amène des combinaisons atomiques qui définissent en évoluant une certaine nécessité, ou contrainte, comme le principe d'adaptabilité dans l'évolution naturelle par exemple, d'où l'apparition de la conscience complexe comme capacité de choix et d'adaptation, mais aussi comme capacité à dépasser les simples besoins en désirs multiples qu'il va falloir trier, naturels ou non, nécessaires ou non, sans revenir aux simples besoins. Ainsi, le désir de bonheur, donc de sagesse et d'ataraxie, est un besoin développé par une conscience complexe, dont le corps et l'âme sont tous deux sensibles, l'un en réagissant à la douleur et au plaisir (comme le fer au froid ou au chaud), l'autre en les ressentant et les choisissant au mieux. Mais que vaut une telle morale qui va se résoudre à faire le bien parce que les conséquences d'un acte mauvais, aussi bien le remord que la punition, risquent d'être source de soucis ? Ou qui va fuir les structures collectives oppressantes (le monde du travail dominé par des hiérarchies étouffantes et incultes, les quartiers des cités dominés par les problèmes de précarité où l'agressivité et le fanatisme sont la seule réponse) ? L'hédonisme apolitique du jardin, actualisé en termes nietzschéens dans le texte d'Onfray (qui place l'aristocrate hédoniste et artiste au centre du cercle d'une «pathétique... esthétique des passions »), est-il sérieux ? Est-il la seule réponse après l'échec du matérialisme historique collectif? Ou bien le jardin, la communauté d'amis, ne peut-il être le lieu d'une réflexion sur soi et sur les autres, indispensable avant de pouvoir réinvestir l'espace politique ?

Séance de décembre : La mort, stimulation de la vie ?

Une première réaction concerne l'aspect apolitique du jardin. Jean Salem le qualifie d'incivisme, ce qui peut être interprété comme une nuance. Une seconde concerne la relecture de l'hédonisme par Onfray qui frise le contresens par rapport à l'épicurisme quand il parle de «condottiere » et de «logique aristocratique», alors que dans le jardin, la sélection se fait sans doute, mais sur le principe de l'amitié, de l'inclusion plus que de l'exclusion. Une dernière réaction va servir de fil conducteur à la séance, à savoir si l'absence de souffrance et l'idée de bonheur ne sont pas, l'une, propre à l'antiquité, car plus statique, et l'autre propre à la modernité car plus dynamique et plus collective (Saint Just). L'absence de douleur physique, finalement, est assez récente, liée à la pharmacopée développée par la seconde moitié du XXe siècle qui aboutit aujourd'hui aux soins palliatifs et à l'utilisation de la pompe à morphine pour accompagner le mourant, lui faire oublier sa douleur, mais aussi la proximité de sa propre mort.

Retour donc à la question de cette mort, autrefois omniprésente, y compris dans les rituels de deuil, qui, s'ils persistent encore parfois, ne sont plus souvent qu'une convention. Les gens vivent plus vieux, les enfants y compris, et nous ne risquons pas notre vie en sortant de chez nous comme dans d'autres pays. Mais autrefois, la religion donnait un sens, un espoir face à la souffrance et à la mort, alors qu'aujourd'hui, le tragique s'est déplacé : on ne cohabite plus avec la mort, notre corps peut

oublier la douleur physique la plupart du temps, mais par contraste, cela peut faire ressortir notre détresse morale face à notre finitude dans un monde où l'on ne croit plus, ou plus comme avant — dans un atelier ancien sur les exercices spirituels où cette question s'était déjà posée, une participante d'origine africaine avait éclaté de rire, puis n'était pas revenue la séance suivante - et dans un décor de surcommunication technologique bien illusoire où la «personne» avec qui vous semblez être en contact disparaît en se déconnectant et en vous laissant face à l'absence.

D'où la question de la possibilité de dépasser la mort, plus comme fin définitive que comme souffrance, dans une sagesse tragique et sereine à la fois. Par le détachement de celui qui a bien vécu (j'ai fait mon temps), car bien vivre pourrait préparer à accepter de finir sa vie. A l'opposé de la désolation pour ceux qui meurent, quel que soit l'âge, sans avoir vécu. Avec la tentation de donner sens à ce dernier instant en le décidant, en le programmant pour garder jusqu'au bout le sentiment de liberté. Et la question sur l'orgueil dans cette attitude trouve un début de réponse dans la confrontation de deux textes : celui de Pascal Bruckner (*L'euphorie perpétuelle*) : « Cioran qui chanta livre après livre le suicide est mort bêtement si l'on ose dire de sénilité comme quoi il n'est pas toujours facile de mettre ses actes en accord avec ses pensées », et celui de Noëlle Châtelet à propos de sa mère, dans *La dernière leçon* : «Le droit à mourir dans la dignité t'était devenu devoir, et ce devoir j'en avais adopté le principe... » où elle poursuit dans son livre tout le travail préparatoire qu'elle a partagé avec sa mère avant ce dernier moment, voulu par refus de la fatigue et de ne pas vouloir imposer sa déchéance à soi et aux autres. D'où le sacrifice encore de ceux qui, comme Ian Pallach ou le bonze tibétain, vont tenter de donner un sens à leur mort et à la vie des autres, dans la mesure où ils ne sont pas conditionnés, et qu'ils n'entraînent pas la mort d'autres personnes.

Retour enfin à l'éthique d'Épicure sur la règle de bien vivre aujourd'hui comme s'il était le dernier jour, mais sans compromettre demain.

Séance de janvier : « une éthique d'extrême urgence » selon Jean Salem.

Les premières réactions aux textes de Jean Salem sur Épicure permettent de penser qu'après deux séances de questionnement un peu touffus, Épicure commence à être perçu dans sa dimension éthique – Jean Salem la distingue de la morale dont les règles sont des obligations et non des propositions - plus profonde que le «carpe diem» vulgarisé par la poésie ou le cinéma (un retour sur le poème d'Horace nous montre que ce texte n'est pas aussi simpliste qu'on a voulu nous faire croire, insistant sur l'instant présent pour ne pas le perdre dans l'attente d'un futur aléatoire). Être sage, c'est accepter que le corps est naturellement raisonnable si l'esprit ne s'en mêle pas, d'où une diététique de l'âme et une éducation, un travail - et non devoir passif — de la mémoire, pour ne pas se laisser dominer par les souvenirs qu'on voudrait oublier, au risque de somatiser (Mars de Fritz Zorn), mais au contraire pour les affronter (comme le raconte l'un de nous à propos d'une tragédie familiale), ce qui se passe aussi au niveau des souvenirs refoulés au cours d'une psychanalyse. C'est ne pas nier les passions pour ne pas se laisser dominer par elles, et accepter tout plaisir comme un bien, tant qu'un dépassement de limite ne débouche pas sur l'angoisse, la souffrance et la domination par les désirs insatiables.

Cette sagesse, qui nécessite un travail sur soi-même, peut se transmettre du sage à son entourage du jardin, et peut-être faire école, mais Épicure ne se fait pas d'illusion sur l'humanité en prise à ses désirs infinis de luxe, dans une cité en proie aux troubles politiques qui n'est plus celle, démocratique, où Socrate pouvait tenir le rôle du citoyen rebelle. De même qu'il n'annonce pas le matérialisme militant, optimiste et historique du XIXe qui refuse en bloc le présent au nom de l'avenir, au risque de tomber dans l'illusion.

La séance se termine par une demande concernant ce qu'en pensent les élèves ; cette éthique est en général perçue comme très actuelle par beaucoup, mais son postulat de base, l'atomisme et le hasard, peut provoquer des blocages dans certains cas, un élève disant à un autre : « toi tu descends du singe, pas moi ! »

Conférence de Jean Salem : sagesse tragique, sagesse sereine ? (14 janvier - bibliothèque d'Hérouville)

Après une rapide lecture de la lettre à Ménécée d'Épicure, assortie d'une présentation du contexte de son travail sur le matérialisme antique (ou plus récent : Maupassant), Jean Salem confirme un certain nombre de nos hypothèses et conclusions discutées en atelier, en répondant aux questions des participants de nos ateliers, au sein d'un public plus large, nombreux et attentif .

La philosophie politique de Nietzsche est-elle recevable?

Atelier animé par Jacqueline Crevel et Erik Laloy avec Catherine, Christiane, Christine, Emmanuel, Jane, Jean-Louis, Patrick, Paul, Roger, Yves.

Schéma proposé :

1. Dégager la signification des notions fondant sa pensée politique : volonté de puissance, surhumain, à partir de textes du Prologue de APZ
2. Se laisser interpellé par la critique nietzschéenne de la démocratie, du socialisme...
3. Mettre en évidence des éléments pour penser une politique nietzschéenne
4. Étudier des textes de critiques politiques adressées à Nietzsche

Première séance: Centrée sur le Prologue de APZ que la plupart avait eu le temps de lire

Obstacles pour la plupart:

- textes lus comme méprisants, révélant un orgueil démesuré ("il se prend pour le nouveau Messie");
- gêne engendrée par le ton non philosophique mais prophétique, affirmatif et sans le moindre doute;
- difficulté à interpréter les images (soleil par exemple) ou des expressions comme "le surhumain est le sens de la terre". Sens des concepts dégagés et différenciés des contre-sens courants :
- Surhumain: pas surhomme, mais au-delà de l'humain à viser par la volonté si l'on veut échapper à l'état auquel tend l'humanité : confort, sécurité, petitesse du dernier homme. Etat caractérisé par l'accès à la surabondance et le don, l'autodépassement et le développement de la connaissance.
- Volonté de puissance: non pas recherche de la domination, mais recherche de plus de vie par le développement de la contemplation, du courage, de la surabondance à faire partager. Clarification de deux attitudes:
- Gêne engendrée par les contradictions trouvées sous la plume de Nietzsche. Exigence de le faire assumer les propos irrecevables trouvés sous sa plume (en particulier dans Par delà le Bien et le Mal)
- Eblouissement des perspectives ouvertes par certains textes (essentiellement le Gai Savoir); ne pas nier les difficultés soulevées par ses écrits, mais ne pas se priver de ce que Nietzsche peut apporter.

Deuxième séance : Centrée, après un rappel des acquis de la première séance, sur la critique de la démocratie (texte tiré du Crépuscule des Idoles §§37 sqq), la plupart ayant pu travailler les cinq textes envoyés par internet :

- La lecture de ces textes a conduit deux personnes, vivement anti nietzschéennes auparavant, à percevoir la force de sa pensée par exemple la pertinence de la critique de l'égalité, illustrée par ce qui se passe dans l'école républicaine, où, à traiter tous de la même façon, on fait perdre leur temps aux meilleurs et on habitue les moins bons à ne rien faire; ou encore l'actualité des effets pervers des redistributions sociales sans conditions : encouragement à ne rien faire et à se dégrader par l'inaction et la boisson. Ces affirmations scandalisent certains membres de l'atelier qui rappellent la nécessité d'être attentif à ceux qui par constitution ou par conditionnement social sont faibles

- Mais ce que critique Nietzsche, c'est l'égalité comme affirmation de l'identité de tous, à distinguer de l'égalité de droit, fondement de la démocratie. Si la critique de Nietzsche porte sur ce que sont les régimes dits démocratiques, elle ne vaut pas contre l'idée de démocratie. L'a-t-il comprise? - - -

-L'attention à son propos conduit à distinguer l'aristocratie de sang (irrecevable) et l'aristocratie résultat de l'effort, du développement auquel certains parviennent (celle dont parle Nietzsche); cependant, si chacun parvenait à réaliser ses potentialités, y aurait-il encore hiérarchie ou seulement différences?

- Tout le monde a été sensible à la pertinence des critiques adressées par Nietzsche au socialisme, que ce soit dans son illusion que par une révolution, on peut transformer la nature humaine, ou dans son approche superficielle de l'injustice et de la violence, lesquelles ne peuvent être envisagées comme produit d'une époque historique seulement

- A plusieurs reprises, grâce à l'une d'entre nous, a été souligné le fait que l'on ne peut identifier ce que propose Nietzsche (encourager et accepter le rôle politique de ceux qui, par ce qu'ils se sont faits, enrichissent la vie) et les chefs nazis (qui auraient servi à Nietzsche pour illustrer la figure des bouffons singeant les grands hommes avec l'énergie de leur petitesse) cf Volonté de Puissance §547.

Troisième séance : centrée sur des textes d'auteurs critiques de la pensée politique de Nietzsche (A Comte Sponville, PA Taguieff Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens) ou défenseur de celle-ci (B Edelmann Nietzsche, un continent perdu). C'est surtout ce dernier qui

nous a retenu, bien que malheureusement tous ne l'aient pas eu à temps pour le travailler; Certes, Comte Sponville et Taguieff citent des propos de Nietzsche qui posent problème, Mais leur démarche n'est pas honnête intellectuellement ü n'y a aucun effort pour comprendre l'esprit de ce que Nietzsche a écrit. Cela renvoie à un usage facile et honteux des textes, collage de bribes au service de ce que les auteurs pensent par avance.

On peut adresser des reproches à ce qu'écrit Edelmann (glissements sémantiques, rhétorique trop habile...), mais à partir d'une attention à ce qui anime Nietzsche, il nous fait penser : par exemple avec la proposition nietzschéenne que ce sont les forts (c'est à dire les créateurs de valeurs et d'idées nouvelles) plus que les faibles qui dans une société ont besoin d'être protégés. Ce qui conduit à une actualisation au niveau des lycées: comment éviter que les plus créatifs soient tirés vers le bas, comment empêcher que l'intelligence des meilleurs ne soit engloutie par la massification actuelle? Ce qui nous conduit à soulever le problème des relations entre démocratie et massification, vus les dangers que la seconde fait peser sur la première.

Tout le monde est d'accord pour estimer que ce qui doit être fait c'est tirer tout le monde vers le haut: la condition pour cela c'est le concours des plus créatifs, ce qui implique de favoriser leur concours. N'est-ce pas une structure de ce type que Nietzsche propose avec l'invitation aux compagnons créateurs à venir moissonner avec Zarathoustra? Patrick et Jean Louis attirent l'attention de l'Atelier en fin de séance sur l'oeuvre de Bernard Stiegler, à laquelle les propos échangés aujourd'hui leur ont fait penser.